



**Guillaume Grandazzi**

## Commémorer Tchernobyl : la catastrophe et la mémoire de l'avenir

Nous nous apprêtons à commémorer Tchernobyl, pour la vingtième fois déjà... pour la vingtième fois seulement. Sans doute, l'attention portée à cet événement majeur du 20e siècle sera-t-elle en 2006 sans commune mesure avec celle que lui accordent habituellement les médias et le public, chaque année vers la fin du mois d'avril pendant quelques jours, au mieux quelques semaines. À l'indifférence relativement générale qui prévaut d'ordinaire succédera alors un intérêt largement suscité par les multiples publications, productions audiovisuelles et manifestations diverses qui, dans de nombreux pays, participeront de cette frénésie commémorative<sup>1</sup>. Et comment, dès lors que l'on travaille depuis des années à la compréhension des conséquences de cette catastrophe, ou que l'on réfléchit, à l'instar des rédacteurs de cette revue, sur les changements sociaux et politiques et le devenir des pays d'Europe de l'Est, ne pas saisir l'occasion de sensibiliser, d'informer et de susciter la réflexion d'un public élargi par la curiosité conjoncturelle et la mobilisation médiatique auxquelles donne nécessairement lieu un tel " anniversaire " ? Mais la commémoration s'accompagnera également à n'en pas douter d'une marchandisation spectaculaire de la mémoire sociale et historique de l'accident et, plus grave, de celle des victimes. Ainsi, une grande agence internationale a récemment acquis les droits d'auteur des clichés du reporter ukrainien Igor Kostine, seul photographe à avoir été systématiquement présent à la centrale dès les premiers jours après l'accident, et à qui l'on doit notamment la première photographie du réacteur éventré. Et d'autres n'auront pas manqué, ici et là, de voir dans cet événement l'opportunité de monter un *Tchernobyl business* et leur " intérêt " pour cette catastrophe s'estompera bien vite une fois la commémoration passée, pour se déplacer vers d'autres objets qu'ils jugeront plus lucratifs. Si la plupart des initiatives ne sont toutefois pas motivées par l'hypocrisie et le cynisme technomarchand, il n'en demeure pas moins qu'on ne peut que s'interroger sur le sens et les enjeux de cette focalisation sur la date anniversaire de l'accident, dont on ne peut pas dire qu'elle facilite la compréhension de la catastrophe. Car Tchernobyl, plus qu'un *banal* accident technologique, est une catastrophe qui se déploie dans le présent pour construire et déterminer l'avenir. Et plus on s'éloigne du moment de l'accident, dont les souvenirs s'effacent peu à peu et dont les témoins disparaissent, plus se multiplient les signes attestant de l'actualité et de la présence de la catastrophe qui rendent problématique la commémoration d'un passé qui refuse de passer.

Confrontés à ces mêmes interrogations lors de la publication, il y a deux ans, d'un ouvrage collectif sur Tchernobyl<sup>3</sup>, nous avons souligné, avec un collègue de l'Université de Caen, les limites d'une approche événementielle et historiciste à laquelle renvoie implicitement la logique commémorative. En effet, l'évocation systématique de la date de l'accident tend à masquer une des

caractéristiques essentielles de cette catastrophe d'un type nouveau. Car contrairement aux expériences qui ont été faites de la catastrophe par le passé, il n'y a pas eu pour la majeure partie des victimes de la contamination d'événement fondateur, sauf pour le personnel, les pompiers et les riverains de la centrale qui ont été les témoins directs de l'accident. Avec Tchernobyl, c'est la nature même de la catastrophe qui a changé : pas de villes détruites ni de champ de bataille, mais une ville figée pour l'éternité — Pripjat — et une guerre *sans ennemi* dont les " héros " — quelque 800 000 liquidateurs — ont également été les vaincus. Et les millions d'habitants des zones contaminées se trouvent encore aujourd'hui privés de référence à l'accident comme étant *ce qui arrive*, la face visible de l'événement. L'événement, c'est d'abord la vie quotidienne et le fait d'être brutalement plongé dans un monde doté de nouvelles règles, de nouveaux interdits. La vie quotidienne devient un événement par la nouveauté qu'elle recèle. L'événement inaugural, à un second niveau, a pu être constitué par la politique de relogement des populations, d'abord près de la centrale, puis dans des zones de plus en plus éloignées, ce qui a unanimement été vécu comme un traumatisme, un déracinement. Ainsi, Tchernobyl, c'est d'abord la nouvelle condition humaine des millions de survivants condamnés à vivre dans des territoires durablement contaminés. En ce sens seulement, on peut voir *a posteriori* en Tchernobyl un événement, suivant en cela l'acception que Hannah Arendt a proposé de ce terme, c'est-à-dire comme fait fondateur et comme rupture historique, en raison du changement *qualitatif* de sa condition auquel l'humanité a dû alors faire face, ce que le sociologue Ulrich Beck qualifia pour sa part de " choc anthropologique " <sup>4</sup>.

### Commémoration et banalisation d'une catastrophe

Comment commémorer une catastrophe en devenir ? Il semble que les commémorations, dès lors qu'elles concernent des catastrophes technologiques, soient d'abord l'occasion d'en dresser un bilan, d'actualiser l'inventaire de leurs conséquences qui, dans le cas de Tchernobyl, ne devrait jamais être que provisoire, mais aussi de réécrire l'histoire de ces tragédies. Surtout, c'est le futur des catastrophes et le devenir des populations affectées qui se dessinent — et se décident — lors de ces échéances symboliques. Ainsi, le 20<sup>e</sup> anniversaire de l'accident de Tchernobyl aura-t-il été soigneusement préparé par les institutions internationales qui ont, dès la fin de l'été 2005, donné le ton : les multiples initiatives destinées à commémorer cet événement ont été présentées alors même que, quelques semaines auparavant, c'est le souvenir des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, survenus soixante ans plus tôt, qui irradiait les mémoires, nous rappelant les circonstances de l'entrée de la civilisation occidentale dans l'âge atomique, et de l'humanité dans le *temps du sursis*. Car si l'âge atomique a une histoire, que l'on ne saurait ignorer, Tchernobyl en constitue indéniablement un des événements majeurs, dont nous devons nous attacher à penser à la fois la singularité et la dimension paradigmatique. Vaste laboratoire à ciel ouvert, les territoires contaminés par les retombées radioactives sont en effet le témoin de ce que Günther Anders<sup>5</sup> avait pointé, il y a tout juste cinquante ans, à l'issue de sa réflexion sur la bombe atomique : toute " expérience " est désormais constitutive de notre *réalité historique*. Fruit d'une expérience qui a mal tourné, l'accident de Tchernobyl aura contraint les habitants de ces territoires à en faire le douloureux constat, en même temps qu'ils sont apparus comme de nouveaux cobayes de l'ère nucléaire. Après vingt années passées à vivre après la catastrophe, avec la catastrophe, la question lancinante qu'ils se posent — " Pouvons-nous vivre ici ? " — et qu'ils ne manquent pas de soumettre à l'avis " éclairé " des experts de passage, reste généralement sans réponse et ne peut que

plonger dans un abîme de perplexité celui ou celle dont est attendu un avis, entendu comme un verdict. Ce sont ainsi plus de huit millions de personnes dont le sort a été, et demeure en grande partie conditionné par le jugement que portent les experts sur cette interrogation récurrente. Et quand bien même répondraient-ils aux populations par la négative, dans une logique de précaution, ils ne feraient que confronter ces dernières aux affres d'une alternative insoluble : la double impossibilité d'habiter comme de quitter ces lieux.

Cependant, c'est un tout autre discours que tiennent d'un côté ce qu'il est convenu d'appeler la communauté scientifique — expression que la réalité inviterait toutefois à proscrire tant les divisions sont profondes sur ces questions, de l'autre les autorités des pays concernés ainsi que les institutions internationales. On ne peut discuter ici dans le détail le bilan officiel des conséquences de la catastrophe et les réponses présentées comme " définitives " qui ont été proposées par le Forum Tchernobyl<sup>6</sup>, l'an dernier, dans l'optique de la préparation du 20e anniversaire. Ce document nous semble cependant particulièrement révélateur des enjeux associés à cette commémoration et ne peut que nous amener à réfléchir sur notre (in)capacité à tirer les leçons des désastres advenus, mais peut-être aussi, plus largement, sur le rapport que les sociétés technoscientifiques entretiennent avec leur devenir catastrophique. En effet, les conclusions présentées se veulent particulièrement " rassurantes " et sont le fruit d'une logique qui vise à minimiser, non pas les conséquences *réelles* de la catastrophe, mais l'image de ces conséquences aux yeux de l'opinion publique et des victimes elles-mêmes. Il semble qu'on ait bien là affaire, ainsi que l'avait déjà relevé Yves Lenoir<sup>7</sup> dix ans après l'accident, à " l'optimisation d'une tragédie ", c'est-à-dire à la mise en œuvre d'une stratégie de banalisation des problèmes sanitaires attribuables à la radioactivité et des risques associés à la vie en territoire contaminé, dans laquelle l'information joue un rôle essentiel. Dans le cadre de cette stratégie, les rapports publiés constituent alors autant de récits<sup>8</sup> qui visent à imposer une certaine version de l'histoire — passée et future — afin de légitimer les politiques mises en œuvre dans le cadre de la gestion post-accidentelle et du redéploiement des activités économiques et agricoles dans les régions concernées. Les programmes de réhabilitation mis en œuvre, largement instrumentalisés en dépit des intentions parfois louables de leurs promoteurs et des acteurs qui y sont engagés, apparaissent comme le principal vecteur<sup>9</sup>.

Rarement les chiffres présentés n'auront été autant revus à la baisse, qu'il s'agisse des décès survenus<sup>10</sup> et prévus, des cancers constatés et attendus, ou encore du nombre de " liquidateurs " impliqués ou d'habitants résidants dans les zones contaminées. Je ne citerai pas ici ces nouvelles " données ", qui ont été et seront encore largement médiatisées, alimentant une controverse de plus en plus irréductible, tant elles sont insultantes à l'égard des victimes, contraintes de subir, dès lors que ces informations sont rendues publiques, une violence symbolique qui n'a d'égale que celle qu'elles ont endurée à l'époque, si récente, où elles étaient accusées de " radiophobie ". Mais si ce terme a fini par être abandonné et discrédité par ceux-là mêmes qui l'ont introduit, les " problèmes de santé mentale " aujourd'hui déplorés, et l'origine psychosomatique attribuée aux multiples pathologies rencontrées, attestent que seule l'expression a été délaissée alors que le raisonnement qui la sous-tend, consistant à psychiatriser les problèmes sanitaires liés à l'accident, demeure encore largement prédominant. On peut dire qu'il s'agit là d'une " forme avérée de négationnisme de l'holocauste nucléaire "<sup>11</sup>, d'autant plus redoutable qu'elle est reconnue comme la vérité officielle par les principales instances publiques internationales. Et l'attribution du prix Nobel de la paix à l'AIEA et à son

directeur quelques semaines après la publication du rapport du Forum Tchernobyl ne laisse pas augurer que cette puissante organisation puisse un jour être inquiétée pour les positions révisionnistes qu'elle soutient — avec constance — depuis 1986 à propos des conséquences de la catastrophe, et qu'elle est parvenue à imposer à la communauté internationale.

Dans son rapport présenté lors de la 60e Assemblée générale des Nations Unies, en novembre dernier, Kofi Annan a clairement énoncé les enjeux des commémorations du 20e anniversaire : " Le message que les organisateurs choisiront de transmettre jouera un rôle déterminant. Conformément à la nouvelle stratégie de développement adoptée pour Tchernobyl, les manifestations commémoratives doivent être tournées vers l'avenir et s'attacher à trouver des solutions aux problèmes auxquels se heurtent les localités touchées par l'accident. Il est tout aussi important, pour appeler et retenir l'attention de la communauté internationale, de proposer des solutions pour aller de l'avant, que de commémorer les sacrifices et pertes du passé<sup>12</sup>. " Il soulignait par ailleurs dans sa conclusion la nécessaire coopération entre les organisations internationales et les gouvernements concernés, afin de " transformer les victimes en lutteurs, et Tchernobyl, jusqu'à présent symbole de destruction, en un symbole de ténacité et d'espoir ".

Faire de Tchernobyl un symbole d'espoir pourra sembler pour le moins inattendu et nécessitera certainement, plus encore qu'une coopération, une complicité objective entre les principaux acteurs impliqués dans la gestion de la catastrophe, laquelle paraît cependant déjà acquise. Cette proposition tranche toutefois singulièrement avec l'appel à assumer collectivement l'héritage de Tchernobyl qu'avait lancé le Secrétaire général de l'ONU, alors moins optimiste, au moment de la fermeture définitive de la centrale en 2000, autre échéance symbolique où les tentations étaient fortes de clore le dossier et de tourner la page : " 'Tchernobyl' est un mot que nous aimerions tous effacer de notre mémoire. [...] Nombreux sont sans doute ceux qui pensent aujourd'hui que la menace appartient au passé. Mais, deux raisons nous interdisent de tirer un trait sur cette tragédie. En premier lieu, oublier Tchernobyl, c'est prendre le risque de voir se renouveler de semblables catastrophes industrielles et environnementales. [...] La deuxième raison, c'est que plus de sept millions d'êtres humains comme nous n'ont pas la chance de pouvoir oublier. Ils souffrent encore, chaque jour, des conséquences de ce qui s'est passé il y a quatorze ans. En vérité, l'héritage de Tchernobyl n'a pas fini de nous poursuivre, nous et nos descendants, pendant des générations encore<sup>13</sup>. "

Si Hiroshima a pu devenir la ville symbole de la paix, et s'il a été possible depuis 1945 de croire aux vertus de la dissuasion, 1986 a constitué un véritable tournant, Tchernobyl ayant amené l'humanité à prendre conscience des catastrophes potentielles dont était porteuse la " société du risque ", mais aussi de ce que le monde était alors devenu un monde sans abri où les centrales nucléaires, auparavant considérées comme une des réalisations les plus abouties du progrès technoscientifique, étaient devenues " les nouveaux signes avant-coureurs d'un *Moyen Âge moderne du danger* " <sup>14</sup>. Dans ce nouveau contexte, impossible de reprendre le " plus jamais ça " énoncé après la Seconde Guerre mondiale. Après une telle catastrophe nucléaire, en effet, l'exigence de survie et la reconnaissance du danger sont devenues contradictoires, et Tchernobyl ne semble pouvoir symboliser que le devenir catastrophique qui constitue désormais notre horizon d'attente, alors que les menaces qui pèsent sur l'humanité se font plus précises et qu'augmente dans le même temps le déni de réalité. C'est ainsi notre représentation du temps comme un temps linéaire qui se trouve abîmée et qui est désormais inadaptée. Car Tchernobyl est une

catastrophe impossible à fixer dans le passé, dans laquelle on pourrait voir une mauvaise blessure cicatrisée de l'aventure nucléaire. Elle nous oblige à renverser la flèche du temps et à nous forger une mémoire de l'avenir, de ce futur colonisé par l'atome. " Notre époque se voit alors contrainte de réécrire sans cesse sa propre histoire afin de dérouler le tapis de son avenir, à se réapproprier rapidement son passé et à le reconnaître afin que le sol ne se dérobe pas<sup>15</sup>. " Et cette peur dans laquelle vivent les habitants des territoires contaminés, que j'ai qualifiée de *terreur stochastique*<sup>16</sup>, renvoie aussi à ce que, dans un tout autre contexte, le psychanalyste Donald Winnicott avait nommé la *> crainte de l'effondrement*, soit la " crainte d'un événement passé dont l'expérience n'a pas encore été éprouvée ". De ce point de vue, *nous sommes tous des Tchernobyliens*, car ce que nous donnent à voir les territoires contaminés, c'est aussi le monde que les activités créatives et productives de l'homme contribuent à rendre de moins en moins habitable et dans lequel il va vraisemblablement nous falloir apprendre à (sur)vivre nous aussi, un monde où ce n'est plus seulement l'avenir qui est incertain mais la vie quotidienne elle-même, où les pratiques les plus ordinaires et les plus banales — se nourrir, se promener — deviennent potentiellement des " activités à risques ". Ce monde, dont nous sommes à la fois les *indigènes* (nous l'avons fait et nous l'habitons) et les *étrangers* (nous sommes dépaysés par ce qu'il comporte d'inédit)<sup>17</sup>, c'est également celui que contient en puissance tout territoire nucléarisé et que les dispositifs de gestion des risques s'évertuent à rendre improbable. Mais pour un nombre croissant d'individus, à la fois conscients de l'immensité des périls et de leur impuissance à les prévenir et à s'en protéger, l'attente de l'avenir s'apparente de plus en plus à une attente de la catastrophe, que celle-ci s'incarne dans la figure du risque majeur ou bien qu'elle se présente sous une forme plus insidieuse et rampante, comme une catastrophe *en marche*<sup>18</sup>, du fait des dégradations continues que les " progrès " des technosciences et la poursuite d'un mode de développement productiviste infligent à l'environnement, transformant la nature en une technonature contaminée et contaminante, dangereuse pour l'homme.

### Qu'avons-nous appris de Tchernobyl ?

Tchernobyl, symbole d'espoir ? " L'espoir est à bannir, car le mot est devenu synonyme d'attente béate que la technologie nous sorte d'affaire, comme, pense-t-on, elle l'a toujours fait dans le passé. C'est cet espoir qui donne aujourd'hui à la course de l'humanité l'allure d'un grand mouvement panique dont personne ne peut plus s'extirper ", conclut le philosophe Jean-Pierre Dupuy<sup>19</sup> de son voyage philosophique au pays de la catastrophe qui, de Lisbonne à Auschwitz, Hiroshima ou encore New York, a fini par le conduire, il y a peu, jusqu'à Tchernobyl<sup>20</sup>. La ténacité, autre symbole que Kofi Annan entend attribuer à Tchernobyl, renvoie, tout comme l'espoir, à ce même " orgueil métaphysique de l'humanité moderne " qui constitue, selon Dupuy, l'obstacle majeur à cette attitude en laquelle pourrait bien résider la clé de notre sauvegarde et qu'il a nommée le catastrophisme éclairé. Car la ténacité repose sur la conviction selon laquelle la mobilisation de moyens technoscientifiques permettra de résoudre tous les *problèmes* que l'humanité rencontrera sur le chemin du *progrès*, " ce tapis roulant qui nous conduit vers l'imprévisible "<sup>21</sup>. Ces problèmes ne sont rien de moins que les risques et les catastrophes que, pour l'essentiel, nous produisons et dont nous sommes le plus souvent, par conséquent, totalement responsables. Et, " que l'on montre combien l'humanité se bat contre les désastres, en les prévenant et en traitant leurs conséquences, ne change en rien le fait que, pour une bonne part, elle les produise. Or c'est ce 'cercle vicieux' que symbolise au plus haut point le nom de Tchernobyl<sup>22</sup>. "

Observant les réactions au tsunami asiatique, Jean-Pierre Dupuy faisait il y a un an ce commentaire : " De Lisbonne 1755 à Sumatra 2004, tout se passait comme si du mal nous n'avions rien appris<sup>23</sup>. " Quelques mois plus tard, c'est l'exemple de la Nouvelle-Orléans qu'il aurait pris pour faire le même constat. Le message rassurant et optimiste qui présidera aux commémorations officielles du 20e anniversaire de Tchernobyl témoigne que, de cette catastrophe non plus, il semble que nous n'ayons rien appris. Pourtant, si l'entrée dans l'âge atomique a d'abord suscité l'exaltation et la jubilation de ceux qui ont pensé cet avènement dans la rhétorique du progrès et dans la continuité du projet moderne de maîtrise de la nature, qui y ont vu un triomphe de la rationalité plutôt qu'un effondrement de la raison, la catastrophe de Tchernobyl a bel et bien suscité une prise de conscience des menaces dont était porteur ce désir de maîtrise ainsi que de la réversibilité négative du progrès technologique. La crise de confiance qui en a résulté, tant au sein des économies libérales que dans les pays socialistes, a participé du renversement de perspective qui a conduit à porter sur le développement des technosciences un regard plus circonspect et à modérer l'enthousiasme et l'optimisme avec lesquels l'humanité pouvait encore jusque-là envisager le futur. Car l'impossible, une fois devenu certain, oblige à reconsidérer les modalités de la prémunition collective en même temps qu'à envisager autrement que sous la forme d'une projection fantasmatique le devenir catastrophique que préfigure Tchernobyl. Mais la *réalisation* de la catastrophe nucléaire majeure, auparavant annoncée par quelques " prophètes de malheur ", a-t-elle pour autant constitué une leçon ? Rien n'est moins sûr. Réfléchissant à ce problème, l'auteur de *La mobilisation infinie* avait titré un des chapitres de ce livre par une question provocante — " De quelle dose de catastrophe l'homme a-t-il besoin ? " — dans lequel il avait interrogé le rapport ambivalent que nos sociétés entretiennent à la catastrophe, ce désir de catastrophe analysé à peu près simultanément de l'autre côté du Rhin par le sociologue Henri-Pierre Jedy<sup>24</sup>.

Ainsi, de la même façon que ceux que Walter Benjamin appelait les " avertisseurs d'incendie "<sup>25</sup> se heurtent en règle générale à l'incrédulité de leurs contemporains, et quand bien même l'avenir leur donne-t-il raison, l'événement catastrophique, lorsqu'il survient, ne semble pas davantage être une source d'apprentissage. Les faits, pas plus que les discours, ne produisent le changement des mentalités et des attitudes qui serait susceptible d'enrayer la dynamique dévastatrice dans laquelle est engagée l'humanité<sup>26</sup>. C'est que, remarquait Sloterdijk, " les groupes les plus puissants des sociétés modernes ont investi politiquement, idéologiquement, économiquement et vitalement dans les techniques les plus dangereuses de la mobilisation au point que même les accidents les plus énormes ne provoqueront probablement pas de doutes fondamentaux sur la direction et le rythme du processus civilisateur. [...] En fin de compte, les consciences sont plus dures que les faits, et celui qui, naguère, ne voulait pas écouter les conseils (quand il était encore possible de les écouter) celui-là, désormais, refusera aussi de s'instruire à ses dépens<sup>27</sup>. " Ainsi, la pensée de la pédagogie par la catastrophe, qui " comporte la promesse qu'il est possible de rapporter même le désastre le plus grand à une mesure humaine par un apprentissage consécutif ", serait vouée à l'échec, notamment parce qu'elle repose sur le postulat discutable d'une relation nécessaire entre la catastrophe et sa compréhension, entre sa " gravité " et les enseignements qui en sont tirés. L'inflation des dispositifs gestionnaires et communicationnels ne ferait finalement que dissimuler l'impuissance et l'incapacité des hommes à comprendre et à tirer les leçons de la catastrophe advenue, tout en participant de leur " aveuglement face à l'apocalypse " qui constitue, ainsi que l'a montré Günther Anders, une caractéristique essentielle de l'âge atomique. C'est



pourquoi, pronostiquait Sloterdijk en 1989, " pendant longtemps encore les victimes de Tchernobyl souffriront une agonie terrible et la didactique zélée se manifesterait de nouveau pour dire : même Tchernobyl n'était pas assez grave, parce que l'Internationale de ceux qui sont d'accord pour continuer est plus résolue que jamais. La conséquence inexorable n'en peut être que dans la surenchère du pire. Mais jusqu'où ?<sup>28</sup> " Si bien des incertitudes demeurent quant aux conséquences de Tchernobyl, le problème ne tient pas tant à l'insuffisance des connaissances disponibles qu'au fait que, d'une manière générale, nous ne croyons pas ce que nous savons. Ainsi s'instaure un rapport à la réalité de plus en plus mensonger, qui nous sert de fiction, car la catastrophe *réelle* ne fait finalement que révéler " un rapport au monde dont nous voulons occulter la nature essentiellement catastrophique<sup>29</sup> ". Cette fiction, alimentée à grands renforts de communication, ne repose pas sur l'ignorance mais bien plutôt sur la dénégation, laquelle suppose le savoir, nié ou refoulé, de la chose déniée. Christian Carle voit même dans la mise au jour des mécanismes de dénégation l'apport le plus original du 20e siècle à l'histoire de la pensée, " dans la mesure où ils ont rendu soudain extraordinairement problématique notre rapport tant à la vérité qu'à la réalité<sup>30</sup> ". Et si " en principe, la dénégation est étrangère à la science, qui est là au contraire pour nous en affranchir<sup>31</sup> ", force est de constater qu'on en trouve aussi une forme scientifique, dont le rapport du Forum Tchernobyl constitue une illustration exemplaire<sup>32</sup>.

La commémoration de Tchernobyl s'annonce comme une tentative de sauvetage de cette fiction qui empêche l'homme de voir qu'en cherchant à s'assujettir le monde, en soumettant la nature à sa domination, il ne fait — au mieux — qu'agrandir sa prison. Et bizarrement, même les scientifiques qui évaluent positivement l'impact écologique de la catastrophe de Tchernobyl sur la faune et la flore, dans les zones contaminées vidées de leurs habitants, en arrivent à la conclusion selon laquelle la présence de l'homme est bien plus dommageable à la nature et à la biodiversité que le pire des accidents radiologiques<sup>33</sup>. Paradoxalement, la catastrophe nucléaire permet alors de montrer que même si l'homme ne provoquait pas de catastrophes, il n'en resterait pas moins " la plus néfaste vermine de la planète ", selon la formule de Cornélius Castoriadis<sup>34</sup>. Mais la commémoration de Tchernobyl sera peut-être aussi l'occasion, au-delà du discours officiel, de prendre conscience que pour les habitants des territoires contaminés, comme " pour une partie non négligeable des habitants de cette planète, c'est déjà la fin du monde, et l'on ne voit vraiment pas pourquoi le sort qui leur est échu ne serait pas un jour le nôtre, comme si nous étions immunisés d'avance contre les fléaux [que nous produisons et] que nous exportons et comme si, ayant été concoctés par nous, ils n'étaient pas susceptibles un jour de nous revenir, comme de dignes enfants de leur père<sup>35</sup>. "

Tchernobyl, symbole du destin tragique de l'humanité ? La catastrophe à venir a déjà son monument, à Kyoto, qui a été érigé pour commémorer le protocole signé en 1997 par lequel les pays industrialisés se sont engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre en tentant ainsi de conjurer, de façon dérisoire, le désastre annoncé. Ce monument, sculpture qui se présente comme un " message de la Terre " adressé à l'humanité et qui lui enjoint de repartir de zéro, délivre lui aussi un message d'espoir, celui que les hommes sauront s'écarter du chemin qui les conduit à la catastrophe, et qu'il est possible de faire table rase du passé pour repartir sur de nouvelles bases. Cette perspective — séduisante — d'un monde habitable au sein duquel l'homme ne risquerait pas, quoiqu'il fasse, de déclencher des processus catastrophiques et où il aurait le droit à l'erreur, apparaît cependant moins comme un avenir possible que comme l'évocation d'un passé définitivement révolu. En effet, " Tchernobyl a

créé une situation qui donne à réfléchir : elle a montré qu'un projet de vie ébauché par des minorités déviant du projet 'officiel' n'a plus aucune chance. [...] Après Tchernobyl, l'inclination individuelle à une existence dépourvue de tout lien avec les systèmes d'information ou de communication, ou à une existence qui renonce à la technique, au compteur Geiger et au gammaspectromètre serait littéralement suicidaire<sup>36</sup>. " À la figure du " sauvage démuni " propre à la modernité correspondrait alors, au sein de la société du risque, celle de " l'hypersauvage suréquipé " selon les termes de Georges Balandier<sup>37</sup>. " La technique est désormais notre destin ", écrivait pour sa part Günther Anders, et nous devons nous interroger " sur ce que la technique a fait, fait et fera de nous, bien avant que nous puissions faire quoi que ce soit d'elle<sup>38</sup> ". Pour autant, même ce philosophe " désespéré " estimait primordial d'essayer de maîtriser ce destin et en appelait à l'action plutôt qu'au renoncement, en dépit du fait que ce projet lui semblait voué à l'échec. C'est qu'il a été l'un des premiers à prendre conscience de ce que la modernité s'est refermée en même temps que s'est ouvert l'âge atomique et que les hommes, après avoir longtemps affirmé qu'ils faisaient l'Histoire, allaient être désormais essentiellement contraints de la subir.

- 
- <sup>1</sup> Pour une liste non exhaustive des principales manifestations prévues, dans les régions touchées et à l'échelle internationale, à l'occasion du 20e anniversaire de l'accident de Tchernobyl, voir le site Web de la Direction suisse du développement et de la coopération ([www.chernobyl.info](http://www.chernobyl.info)).
- <sup>2</sup> Je participe moi-même, en tant qu'auteur ou éditeur, à plusieurs ouvrages collectifs totalement ou partiellement consacrés à Tchernobyl qui seront publiés dans le courant du premier semestre de cette année, ainsi qu'à l'organisation d'une manifestation publique prévue en avril 2006 à Montréal. Par ailleurs, je suis aussi conseiller scientifique d'une exposition préparée par Galia Ackerman, " Il était une fois Tchernobyl ", qui se tiendra au Centre de Culture Contemporaine de Barcelone du 16 mai au 8 octobre 2006.
- <sup>3</sup> G. Grandazzi et F. Lemarchand (dir.), *Les silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, Paris, Éditions Autrement, coll. " Mutations ", no. 230, 2004. Je renvoie notamment le lecteur à mon article " L'atome en héritage " publié dans ce volume, et plus largement à la partie intitulée " Construire la mémoire de Tchernobyl ? " (p. 119–155). Une nouvelle édition actualisée et augmentée paraît chez le même éditeur en mars 2006 dans la collection Frontières.
- <sup>4</sup> Ulrich Beck, " The Anthropological Shock : Chernobyl and the Contours of the Risk Society ", *Berkeley Journal of Sociology*, Vol. 32, 1987, p. 153–165. Sur ce point, je renvoie également à mon article " L'envers des sociétés technoscientifiques ", *Écologie et politique*, no. 32, 2006 (sous presse).
- <sup>5</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions de l'encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2002 (1956).
- <sup>6</sup> Le Forum Tchernobyl a été créé à l'initiative de l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique (AIEA) et réunit sept agences des Nations Unies ainsi que la Banque Mondiale et les gouvernements des Républiques les plus touchées (Biélorussie, Ukraine et Russie). Ses conclusions, présentées dans un rapport de 600 pages en trois volumes, ont été rendues publiques par un communiqué de presse du 5 septembre 2005 ([www.ns.iaea.org/meetings/rw-summaries/chernobyl\\_forum.htm](http://www.ns.iaea.org/meetings/rw-summaries/chernobyl_forum.htm)).
- <sup>7</sup> Yves Lenoir, " Tchernobyl, l'optimisation d'une tragédie ", *Écologie et Politique*, no. 18/19, 1996, p. 11–45.
- <sup>8</sup> Le philosophe danois Peter Kemp a analysé les rapports entre récit, narrativité, éthique et technologie, et a pris l'exemple de l'accident de Seveso, en Italie, pour montrer le rôle du langage narratif dans la compréhension des risques technologiques. Un rapport, même drapé des atours de la scientificité, reste un récit qui cherche à susciter l'adhésion : " Une histoire qui met en jeu la technologie et ses prolongements éthiques peut souvent être racontée de plusieurs manières. Les différentes versions sont largement déterminées par la fin que nous avons choisi de donner à l'histoire. " Peter Kemp, *L'irremplaçable. Une éthique de la technologie*, Paris, Éditions du Cerf, 1997 (1991), p. 73.
- <sup>9</sup> Sur ce point, voir G. Grandazzi, " Les enjeux de la réhabilitation dans les territoires contaminés par l'accident de Tchernobyl ", in H.–J. Scarwell et M. Franchomme (dir.), *Contraintes environnementales et gouvernance des territoires*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004, p. 326–333.



- 10 La cinquantaine de décès enregistrés par le Forum Tchernobyl, au lieu des 32 jusque là pris en compte par l'AIEA, ne saurait être considérée comme un " progrès " vers la reconnaissance du nombre réel de morts imputables à l'exposition des populations suite à l'accident.
- 11 Frédéric Lemarchand, " Le futur pour mémoire ", in G. Grandazzi, F. Lemarchand, *op. cit.*, p. 139.
- 12 " Recherche d'une efficacité optimale dans l'action internationale entreprise pour étudier et atténuer le plus possible les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl ", Rapport du Secrétaire général, 24 octobre 2005, Document A/60/443 (<http://un.by/en/chernobyl/prs/15-11-05-03.html>).
- 13 Kofi Annan, préface au rapport de l'UN-OCHA, *Chernobyl, a Continuing Catastrophe*, United Nations, New York and Geneva, 2000, p. iii.
- 14 Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 (1986), p. 15.
- 15 Sylvie Le Poulichet, *Environnement et catastrophe*, Paris, Mentha, 1991, p. 82.
- 16 Voir " L'atome en héritage ", *op. cit.*
- 17 Voir Georges Balandier, *Le Grand Système*, Paris, Fayard, 2001. Dans la même perspective, Annie Lebrun écrivait : " En précipitant l'homme en dehors de ses mesures et de ses représentations du monde, jusqu'à le réduire à n'être que l'élément insignifiant d'un phénomène dont les lois lui échappent, la notion de catastrophe implique alors un renversement du rapport de l'humain à l'inhumain. Du coup, elle devient une inestimable manière de mesurer la démesure qui nous fonde. Mais aussi de nous souvenir de notre étrangeté à nous-mêmes. " A. Lebrun, *Perspective dépravée. Entre catastrophe réelle et catastrophe imaginaire*, Bruxelles, La Lettre volée, 1991, p. 20.
- 18 Voir Yves Dupont (dir.), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2003 (nouvelle édition en 2006).
- 19 Dans une interview publiée dans *Le Nouvel Observateur*, no. 2120, 23 juin 2005. Parmi les ouvrages récents de Jean-Pierre Dupuy : *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002 ; *Penser l'arme nucléaire*, Paris, PUF, 2005 ; *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, 2005.
- 20 Dans le cadre de la 1ère Université européenne d'été de Tchernobyl que j'ai organisée avec Frédéric Lemarchand à Kiev du 22 au 28 août 2005, lors de laquelle nous avons invité Jean-Pierre Dupuy à intégrer Tchernobyl à sa réflexion stimulante sur les catastrophes modernes et le catastrophisme éclairé (voir [www.unicaen.fr/colloques/tchernobyl/index.php](http://www.unicaen.fr/colloques/tchernobyl/index.php)).
- 21 Selon la formule de Peter Sloterdijk. Voir *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, Paris, Christian Bourgois, 2000 (1989), p. 270.
- 22 Henri-Pierre Jeudy, " Au miroir des catastrophes ", in G. Grandazzi, F. Lemarchand, *op. cit.*, p. 134.
- 23 J.-P. Dupuy, *Petite métaphysique des tsunamis*, *op. cit.*, p. 28.
- 24 Henri-Pierre Jeudy, *Le désir de catastrophe*, Paris, Aubier, 1990.
- 25 C'est-à-dire ceux qui donnent l'alarme, reconnaissent la catastrophe, la nomment et l'analysent.
- 26 Laquelle est constatée par les observateurs de l'évolution technique qui se veulent le plus objectifs possible, comme André Lebeau, peu suspect d'être un penseur catastrophiste, et qui écrit dans l'introduction de son dernier ouvrage que " nous atteignons un stade où s'amorce un conflit global entre l'évolution technique et la survie de l'humanité ", pour finir par conclure : " Littéralement parlant, nous allons dans le mur, mais rien ou presque rien ne manifeste encore ni le caractère inéluctable ni la violence du choc. À quoi peut-on attribuer un tel aveuglement ? Peut-être à notre tendance à interpréter les premières manifestations discrètes de ce phénomène comme des dysfonctionnements locaux ou temporaires, qu'il faudra corriger par des actions locales, plutôt que comme les premiers indices concrets d'une menace globale. " André Lebeau, *L'engrenage de la technique. Essai sur une menace planétaire*, Paris, Gallimard, 2005, p. 20 et 220.
- 27 P. Sloterdijk, *op. cit.* p. 97-98.
- 28 *Ibid.* Dans un texte célèbre publié il y a cinquante ans, John von Neumann s'interrogeait sur la possibilité d'une interdiction de la technologie au sein des sociétés industrielles : " Ce n'est que si les désastres que nous redoutons avaient déjà eu lieu, si l'humanité avait perdu toutes ses illusions sur la civilisation technologique, que ce pas pourrait être franchi. Or, même les désastres des guerres récentes n'ont pas produit un tel degré de désillusion, comme le prouve la résilience phénoménale avec laquelle le mode de vie industriel s'est rétabli même — ou tout particulièrement — dans les zones les plus sévèrement frappées. Le

système technologique conserve une vitalité considérable, probablement plus que jamais auparavant, et toute recommandation visant à réfréner son élan a peu de chances d'être suivie. " J. von Neumann, " Can We Survive Technology ? ", *Fortune*, juin 1955, trad. fr. *Futuribles*, juillet-août 1999.

- <sup>29</sup> A. Lebrun, *op. cit.*, p. 40.
- <sup>30</sup> Christian Carle, *Du risque de fin du monde et de sa dénégaration*, Paris, Les Éditions de la passion, 2004, p. 23.
- <sup>31</sup> *Ibid.*, p. 50.
- <sup>32</sup> Quant aux chercheurs qui essaient de nous en affranchir, ils font l'objet d'une répression scientifique dont le cas du Pr. Youri Bandajevsky, emprisonné pendant plusieurs années, reste l'exemple le plus tragique.
- <sup>33</sup> Robert J. Baker, Ronald K. Chesser, " The Chernobyl nuclear disaster and subsequent creation of a wildlife preserve ", *Environmental Toxicology and Chemistry*, vol. 19, no. 5, 2000, p. 1231–1232.
- <sup>34</sup> Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1978, p. 147.
- <sup>35</sup> P. Carle, *op. cit.*, p. 13.
- <sup>36</sup> B. Guggenberger, " Un autre regard : le droit de l'homme à l'erreur ", in J. Theys, B. Kalaora (dir.), *La Terre outragée*, Paris, Diderot Éditeur, 1998, p. 303.
- <sup>37</sup> G. Balandier, *op. cit.*
- <sup>38</sup> G. Anders, *op. cit.*, p. 22.

---

Published 2006–04–21

Original in French

Translation by Mischa Gabowitsch

Contribution by Osteuropa

First published in *Osteuropa* 4/2006 (German version)

© Guillaume Grandazzi/Osteuropa

© Eurozine